

« Elle était comme un enfant à qui l'on donne d'innombrables pouvoirs. Les différentes tragédies qui l'avaient accablée avaient fait d'elle un être à part, une créature seulement visible en rêve. A mesure que sous mes yeux l'enfant triste grandissait, je la voyais se transformer en un personnage dénué de sentiment, de scrupule, s'embellissant dans l'égoïsme. Mon cœur se serra. J'étais trop bas sur terre pour agir, je n'étais que le sous-fifre de ses caprices. Alors je me tus, priant pour qu'un jour, enfin, elle vive. »

- Etes-vous sotte à ce point ? Qu'est-ce que je viens de vous dire ? tonna une voix féminine agacée.

L'interpellé rougit et se courba.

- Pardon, mademoiselle ! murmura-t-elle.

L'autre lui envoya un tas d'étoffe dans les bras avec violence et tourna les talons.

- Je n'ai pas que ça à faire ! Et je ne vous paie pas pour que vous restiez bras ballants !

La boutiquière n'osa intervenir devant tant de colère, lança un regard compatissant à la brave femme sermonnée, sans rien pouvoir faire. Miss Devernet se tourna vers la couturière, soudain inquiète.

- Vous m'avez habituée à mieux, madame Pouzan ! maugréa-t-elle.

Ses doigts parcoururent les tissus exposés avec indifférence. Aucun, ce jour là, ne trouva grâce à ses yeux. La couturière en fut déconfite.

- Il se trouve que les fabriques de Paris n'assurent plus les livraisons aussi bien. Il semblerait que les événements...

- Ne me faites pas perdre mon temps avec des excuses inutiles. Vous n'avez rien de concret à me monter, tant pis. Dans ce cas je vais prendre congé. Au revoir madame Pouzan !

Victorine Devernet sortit de la petite boutique dans un bruissement d'étoffes soyeuses, le regard fier et les épaules droites. Un valet l'attendait près de la voiture.

- Aidez Agatha à charger mes achats, voulez-vous ? lança-t-elle sèchement.

C'était plus un ordre qu'une demande et le valet n'insista point. Victorine s'installa confortablement et lissa ses précieux jupons.

- Etes-vous lents à ce point, vous deux ? s'agaça t-elle au bout d'un moment.

Agatha se mordit les lèvres et monta à l'arrière, imitée par le valet. Impatiente, la jeune femme intima au cocher de partir. Madame Pouzan regarda le manège derrière la porte de sa boutique.

- Quelle plaie cette péronnelle ! maugréa-t-elle.

La belle calèche fila à vive allure jusqu'au manoir qui se dressait hors du village, sur la colline verdoyante au panorama splendide. Là, d'autres valets attendaient leur maîtresse, l'aidant à descendre de voiture et à porter ses achats à l'intérieur du bâtiment. Victorine jeta plus qu'elle ne donna ses gants de soie à la gouvernante et respira profondément.

- A quelle heure madame Moline doit-elle arriver ? demanda-t-elle.

- Dans une heure, mademoiselle.

- Cela me laisse assez de temps pour me reposer de ma sortie. Veuillez m'apporter une collation fraîche dans mon boudoir, je vous prie !

Sur ces mots, elle gagna le premier étage, ses appartements. Madame Fleury, la gouvernante, rangea précieusement les gants puis passa dans les cuisines. Là le chef cuisinier, monsieur Saint-François, jugeait d'un œil critique ses petits gâteaux sortis du four.

- Elle me fera pendre si jamais l'un d'entre eux n'est pas à bonne cuisson ! marmonna-t-il.

- Moi, je vous le dis en vérité, cette petite sotte nous enterrera tous ! Je sens déjà les vieilles douleurs m'envahir ! se lamenta-t-elle en se frottant le bas du dos.

- Elle ne vous laissera guère le loisir de mourir en paix, ma chère Juliette. Voici le plateau que nous a commandé monsieur Jäirus...

- Je l'avais oublié celui-ci ! râla Juliette Fleury.

- Ne maugréez point, ma chère amie, je le préfère à tous les tourments de notre maîtresse.

- Peut-on vraiment dire du bien de ces gens-là ? dit-elle, soudain sournoise.

- Je l'ignore, mais ce Jaïrus a jusque-là prouvé maintes fois une certaine valeur !

- Pour mieux nous égorger lorsque nos gardes seront baissées ! siffla la gouvernante.

Le chef haussa les épaules, préférant ne pas répondre aux préjugés de la gouvernante. Celle-ci sortit des cuisines avec un plateau et, franchissant plusieurs pièces, arriva finalement dans une sorte de bibliothèque bureau. Deux hommes se tenaient penchés au dessus d'un tas de papiers gondolants. A son arrivée, ils relevèrent la tête.

- Merci beaucoup, madame Fleury ! remercia l'un d'eux.

Elle posa sur une petite console le plateau, s'inclina rapidement et sortit sans attendre. Les deux hommes se servirent et retournèrent à leurs documents. La gouvernante monta, quelques instants plus tard, d'autres rafraîchissements destinés à la jeune despote. Elle était devant sa fenêtre, parcourant d'un œil qu'elle pensait connaisseur des croquis et des peintures.

- Voyez-vous madame Fleury, le problème est la perte de technique et de sensibilité des nouveaux artistes. Ces dessins sont hideux ! Je me demande pourquoi je perds mon temps avec des pantins de bas étage !

Madame Fleury songeait que n'importe qu'elle excuse était valable pour mettre fin à l'œuvre de mécénat de feu son père. Par ailleurs, ces dessins étaient tout à fait exquis, et si la coquine déniait s'en séparer sans état d'âme, elle se ferait bien charité elle-même.

Une heure plus tard, on lui annonça l'arrivée de madame Moline. Cette dernière était l'épouse d'un marchand de vin noble et rentrait de la capitale, le couple faisait étape près du manoir. Aussi, pour se tenir informé en toutes circonstances, Victorine conviait madame Moline chaque après-midi.

Alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre son invitée, monsieur Jaïrus et son compagnon sortirent de la bibliothèque.

- Avez-vous donc mis tout ce temps, monsieur ? s'exclama Victorine.

Jaïrus s'inclina en guise de réponse.

- C'est que, mademoiselle, votre patrimoine est important ! crut bon de rajouter le deuxième homme sur un ton jovial.

Elle fronça les sourcils.

- Encore heureux que vous soyez attaché à notre service depuis feu mon père. Mon patrimoine, comme vous le dites si bien, pourrait fort se passer d'une dépense telle que vous ! cracha-t-elle.

L'homme pâlit.

- Ne vous méprenez pas, madame, cet homme a su faire preuve de professionnalisme, et il s'entend à faire fructifier toujours plus vos biens, intervient Jaïrus prudent.

Victorine plissa les yeux et scruta l'homme.

- Vous avez de la chance que monsieur Jaïrus ne puisse se dédoubler et ainsi assumer toutes les tâches que cette demeure froide réclame, et j'entends aussi votre rôle de comptable !

- Alors il est heureux que mon dévouement ne puisse priver mes compagnons de leur emploi ! Jaïrus mit fin à l'échange peu cordial en s'inclinant de nouveau, obligeant son compagnon à faire de même. Ils s'en allèrent assez vite, afin que miss Victorine ne puisse répliquer. Celle-ci arriva un peu agacée auprès de madame Moline.

- Eh bien très chère, vous voilà rouge ! fit-elle remarquer.

- Il ne me plaît guère de voir mes domestiques me tenir tête, jamais une pareille insulte ne s'est vue dans cette maison !

- Qui donc a eu cette audace ? demanda madame Moline, secrètement amusée.

- Monsieur Grange, mon comptable. Mais le plus frustrant est monsieur Jaïrus. Ce dernier prend ses aises, s'il ne m'était pas si nécessaire...

- Allons, ma chère, vous venez de le dire, monsieur Jaïrus est performant, à tel point que monsieur mon époux vous a maintes fois proposé de vous en défaire. Voilà plus de dix ans qu'il est ici et jamais il n'a eu une faiblesse, vous en conviendrez !

Victorine serra les lèvres.

- Mais trêve de bavardage sur ces messieurs, laissez-moi vous conter les derniers échos de la Capitale !

Soudainement, Victorine oublia tout ses tracas et but les paroles de sa compagne. Après deux bonnes heures, madame Moline se leva.

- Il me faut m'en aller, ma chère, voilà que j'ai passé l'après-midi à parler et ce fut un exercice épuisant. Mais vous savez tout !

- Alors c'est de bon gré que je vous laisse vous en aller. Me voilà vivifiée pour ce qui est des nouvelles.

Celle-ci se dirigea vers un petit cabriolet qui l'attendait au pied du perron.

- Au revoir, ma chère, prenez bien soin de vous ! lança-t-elle.

- J'y veille. Mes salutations à monsieur Moline.

A l'abri dans sa voiture, madame Moline plissa les yeux. Au loin, elle guettait Jaïrus allant d'un endroit à l'autre sans se soucier du départ de la visiteuse. Elle se mordit les lèvres.

- Mais un jour, je finirai bien par l'avoir ! marmonna-t-elle.

Victorine regarda le véhicule disparaître en se mordant un coin des lèvres. Madame Fleury, qui passait pas là, eut un frisson. Lorsque la jeune fille se perdait dans ses pensées, les résultats n'étaient jamais bons ! Elle s'éclipsa avant que cette dernière ne la remarque. C'est alors que Victorine aperçut que, du haut des fenêtres dont elle avait la charge du nettoyage, Agatha, alanguie, oubliait toutes ses fonctions, les yeux rêveurs. Elle serra les poings.

- Vous ne voudriez pas que je vous joue la sérénade ? Ou seriez-vous plus charmée si je demandais à monsieur Jaïrus de me remplacer ? s'écria-t-elle.

Tous ceux qui se trouvaient dans les parages marquèrent un temps d'arrêt qui accrut la honte de la jeune femme de chambre. Celle-ci disparut à une autre fenêtre. Agacée, Victorine disparut dans son salon privé, se plongeant dans ses correspondances.

Un matin, frais et brumeux, Victorine ouvrit les yeux et fronça les sourcils. Les cauchemars avaient encore hanté sa nuit. Elle n'avait pas trouvé le repos tant attendu mais se sentait encore plus lasse. Le soleil n'allait pas tarder à paraître. Elle en avait besoin, elle avait besoin de la lumière. Elle n'appela pas sa femme de chambre et s'habilla à la hâte. Une balade à cheval dans la campagne lui ferait le plus grand bien. Dehors, elle resserra son manteau de laine et chercha Bergac, son palefrenier. Il mit plus de temps que prévu, cela ne fit qu'accentuer sa mauvaise humeur. Des bruits l'attirèrent derrière les écuries où elle surprit les hommes dans leurs ablutions. Ne sachant si elle devait battre en retraite ou récriminer contre ses employés, Victorine serra les dents. L'embarra était si palpable dans les deux camps que, pendant un instant, personnes ne bougea. Victorine tapa du pied, cédant à sa mauvaise humeur le terrain favorable. Un frisson de mécontentement parcourut les hommes, et Jaïrus, le plus avisé de tous, se dut d'intervenir. Il passa une chemise et vint vers la jeune fille, visiblement de fort méchante humeur.

- Vous voilà matinale, mademoiselle. Que pouvons-nous faire pour vous ?

- Matinale ? Le soleil est levé depuis trentes bonnes minutes et vous appelez ça matinal ?

Le regard calme de son employé mit ses nerfs à rude épreuve. Jamais ce maudit Jaïrus ne plierait devant elle à l'instar des autres ?

- Je cherchais Bergac pour seller mon cheval, je n'avais nullement l'intention de partir à midi ! Et puisque je vous tiens, veuillez cesser de vous déplacer à demi nu sur mes propriétés, sans quoi je ne pourrai plus compter sur aucune de mes employées !

- Ce sera tout madame ?

- Ne soyez pas insolent, vous avez fort à perdre ! Et puis vous êtes encore mouillé, c'est indécent !

Elle n'en attendit pas davantage et tourna les talons aussi rapidement qu'elle le put. Jaïrus serra la mâchoire et retourna auprès de ses compagnons.

- Bergac, à toi de t'occuper de Cerbère ! lança-t-il.

- Elle commence ses caprices de grand matin ! Je ne tiendrai jamais la journée ! gémit ce dernier.

- Cette fille est plus destructrice qu'une armée ! Elle vous dévore les nerfs en une seule matinée ! ronchonna l'apprenti.

- Quel poison cette fille ! renchérit un des lads en enfilant un pantalon.

- Tu dis ça parce qu'elle t'a vu nu ? lança son compagnon, soudain amusé.

- Mon avis est qu'elle n'a jamais vu autant d'hommes si peu vêtus en une seule fois ! ricana l'apprenti.

- Ricane, y'a rien à voir chez toi ! le rabroua Bergac, sombre.

L'apprenti grimaça. Bergac passa devant Jaïrus.

- Faudra que tu m'apprennes comment tu fais pour ne pas l'étrangler à chaque fois qu'elle ouvre la bouche.

Jaïrus eut un sourire en coin, mais ne dit rien de plus. Bergac ne sut comment l'interpréter et se rendit auprès de la jeune maîtresse. Les envies qu'il eut de la cravacher ne manquèrent pas. Ses récriminations incessantes firent oublier à Bergac les fois où il avait eu envie de la coucher dans le foin. Lorsque la peste fut partie, le manoir entier poussa un long soupir. Mais le calme ne dura que deux heures et, hélas pour tout le personnel, sa chevauchée n'était pas parvenue à chasser ses fantômes. Elle n'attendit pas l'aide du lad pour descendre de monture. Elle traversa la cour d'un pas décidé.

- Madame Fleury ! s'écria t-elle.

Ses cris furent entendus dans toute la propriété. La brave gouvernante s'empressa de répondre à son appel, bien qu'angoissée par de pareils cris.

- Préparez mes bagages, je monte à Paris ! tonna t-elle.

- Quoi ? laissa échapper la brave femme désarçonnée.

- Etes-vous sourde ? Mes bagages, je pars dans deux heures maximum ! Agatha !!

Déjà Victorine tournait les talons et sortait vers les écuries.

- Bergac !

Caché dans les box, celui-ci prit un instant son visage entre ses mains et pria rapidement.

- Ma berline ! Qu'elle soit prête dans un minimum de temps, je pars à Paris et vous m'accompagnez !

Le pauvre homme, décomposé, n'eut pas le moindre son dans la gorge pour protester. En un temps record, Victorine transforma le manoir en ruche secouée. Madame Fleury, affolée et angoissée, envoya Agatha chercher monsieur Jaïrus, lui seul pouvait encore faire entendre raison à cette écervelée. Celui-ci vint vers Victorine, le regard noir.

- Ce projet est insensé, mademoiselle !

- Occupez-vous de vos affaires...

- La préparation prendrait trop de temps, où logerez-vous ce soir ? Et les nuit suivantes ? On dit Paris sous menace de guerre...

- Les histoires politiques ne me concernent pas !

Il lui prit les bras pour l'obliger à l'écouter.

- Je ne peux vous laisser faire. Lorsque toute la noblesse aura évacué Paris, qui vous protégera ?

- Evacuer Paris ? Mon pauvre, vous êtes fou ! Paris est le centre du monde ! Et puis je vais périr ici ! Cessez d'être insolent envers moi et libérez mes bras ! grogna-t-elle.

- Et si je refuse ?

- Je vous ferai pendre, monsieur Jairus !
  - Alors faites-le, car je ne vous laisserai pas aller à Paris alors que le climat politique est si instable, Madame Moline a menti. Vous devez rester ici.
- Victorine se dégagea avec fureur. Elle le défia d'un regard orgueilleux. Il ne baissa pas le sien.
- Faites très attention, monsieur Jairus, pour un peu, ce soir vous irez coucher sous le seul pont de ce trou perdu ! dit-elle d'une voix sifflante.
- Elle se dégagea avec brusquerie, les dents serrées.
- Inutile de préciser que vous resterez ici !

### *Paris*

Dans le salon d'une villa splendide, des gloussements firent lever au ciel les yeux de la gouvernante qui s'éloigna. Madame de Villiers-Trucon avait invité Victorine, ainsi qu'une de ses cousines, Ambere St Jean, et quelques dames à un après-midi de 'mode'. Madame de Villiers-Trucon avait demandé à César Galèche, un modiste dans le vent, de présenter ses dernières créations à ses amies. Celui-ci, pince-sans-rire, faisait donc défiler ses modèles devant un parterre de jeunes femmes enthousiastes.

- Voilà une tenue qui serait parfaite pour la soirée organisée en mon honneur dans un mois ! lança Mademoiselle Bernhardt.
  - Et pour le prochain bal, je pense en avoir repéré une qui fera rougir d'envie miss Jouvin et ses amies ! gloussa Ambere.
  - Quelle extravagante ! marmonna Louise de Villiers-Trucon.
  - Ses tenues, dit-on, viennent de Londres ! C'est intéressant ! marmonna Victorine.
  - Certes, mais sont-elles créées pour les beaux yeux de monsieur Antoine Loubert...
- Victorine eut la grâce de rougir.
- Ainsi c'était donc vrai !

Ses compagnes rirent de bon cœur.

- Les mœurs de Paris sont autrement plus intéressantes qu'en campagne, très chère !
- Je m'y adapte très vite !

Le grand couturier présenta une autre étoffe de soie aux dames, qui gloussèrent de plaisir.

- Elle nous vient directement de Chine ! annonça-t-il, pompeux.
  - Cette couleur est magnifique, et les reflets me séduisent ! admit Victorine qui louchait sur le tissu.
  - N'y a-t-il que les reflets qui vous séduisent donc ? lança Louise avec un sous entendu.
  - Allons, racontez-nous tout : n'y a-t-il pas quelques messieurs qui vous ont décoché quelques œillades ? Voilà qui serait fort étonnant ! Pas même au bal de madame Valrèche ?
  - Eh bien... hésita Victorine, soudain mal à l'aise.
- Ses compagnes la dévisagèrent avec avidité.

- Une héritière de votre rang doit être fort sollicitée ! dites-nous la vérité !
- Il y aurait bien quelques allusions de la part de certains messieurs, mais je doute que...
- Vous doutez ? Voilà qui est fort intéressant ! que vous ont-ils dit ?

Victorine rougit de plus belle. Voilà qui ne lui ressemblait pas. Si ces hommes distingués lui avaient lancé quelques clins d'œil ou l'avaient invitée à quelques soirées mondaines, c'était tout ! D'ailleurs, aussi étrange que cela puisse paraître, tous la laissaient de marbre, même le fameux Monsieur de Courci, un duc familier du roi, bel homme, hautes distinctions, fortune intéressante et charme indéniable, ne parvenait pas à briser sa carapace. Or, les petits mots qu'il lui avait glissés lors du dîner d'une duchesse l'avaient fort agacée.

- Ces messieurs, je regrette, ne me satisfont pas. Je ne parviens à trouver rien de charmant à leur endroit ! s'exclama Victorine.

Ses amies froncèrent les sourcils avec étonnement.

- Même pas Charles ? s'exclama Sarah interloquée.

- Je regrette !

- Par Dieu, nous étions certaines que sous peu, vous auriez consenti à quelque engagement ! Il est de notoriété publique qu'il a quelque inclination pour vous ! Voilà qui est fort ! s'exclama Louise stupéfaite.

- Le tout-Paris vous a déjà fiancée à cet homme ! Etes-vous certaine ? Est-ce une plaisanterie ?

- Je regrette, cet homme me laisse indifférente et je n'ai aucune inclination envers lui ! Je suis absolument navrée de vous décevoir !

Louise fronça les sourcils.

- Il ne peut en être ainsi ! Il doit bien y avoir un homme sur terre capable de vous arracher quelques soupirs !

Victorine médita quelques instants sur cette pensée. Elle n'y avait jamais songé. Pourquoi ?

- Voilà ce que nous allons faire, mes amies, réunissons tous les beaux partis de cette noble société et trouvons la perle rare de miss Victorine Devernet ! lança Louise décidée.

- Oh ! Non je vous prie, je m'en sortirai bien par mes propres soins ! s'inquiéta Victorine.

- Le souci est que les meilleurs partis bottent les fesses des prussiens en ce moment ! marmonna Sarah.

Les mines devinrent soucieuses. L'atmosphère se chargea soudain.

- Cela ne devrait pas durer, tenta Ambere timidement.

- Je regrette, mais les nouvelles ne sont pas bonnes, marmonna Sarah.

Toutes tournèrent la tête de son côté, attentives et anxieuses à la fois. Sarah se mordit les lèvres et hésita.

- Je ne devrais pas vous révéler cela car il s'agit d'un secret d'Etat, mais nos pertes sont lourdes et l'empereur semble en difficulté. Je soupçonne une prochaine défaite !

- Mon Dieu ! s'écria Louise dont le mari était aux côtés de l'empereur.

L'inquiétude était telle que César Galèche, devenu invisible, se mit à l'écart. Une défaite signifierait bien des choses en ce siècle agité. Victorine pensa alors aux avertissements de Jaïrus. Comment avait-il pu savoir cela un mois plus tôt ? Elle en fut profondément troublée. Ce diable d'homme ne cessait de la perturber. Mais elle secoua la tête.

- Monsieur Galèche, je prends ce tissu et j'en ferai un atout sans pareil pour la victoire de l'empereur à Versailles ! déclara-t-elle.

Il s'inclina. Son intervention dérida l'assemblée et toutes revinrent aux étoffes. Les jours suivants furent assez semblables. Victorine s'étourdissait dans les salons, chez les couturières, par des achats de toutes sortes. Elle prenait plaisir à être le centre des attentions des hommes restés à Paris ou en permission, bien que ces derniers soient fort rares.

Mais les nouvelles étaient chaque jour plus sombres et les nobles parisiens commençaient à sentir le vent tourner. Les plus alertes prétextèrent quelques excuses pour se retirer de la Capitale. Bien qu'elle sente elle aussi le vent tourner, Victorine ne voulait pas donner raison à ces « oiseaux de mauvais augure » qui fuyaient Paris en effrayants ceux qui restaient. Les bals étaient plus rares et se déroulaient dans une ambiance morose. Les hommes étaient appelés, les uns après les autres, sur le front. Il ne resta à Paris que les dames, qui n'avaient guère le cœur à festoyer pendant que leurs époux essayaient certainement une cinglante défaite.

Louise fut priée par son époux, dans une lettre fort courte, de se retirer en province. Elle s'en alla un matin de septembre. Le jour même, l'empereur capitula. Victorine, furieuse, déchira la merveilleuse robe qu'elle avait créée pour un événement maintenant impossible.

Ses domestiques vivaient dans l'angoisse, Bergac osait par moments lui suggérer de s'éloigner de la Capitale.

- Je n'ai pas peur de ces Prussiens ! Qu'ils viennent s'ils en ont le courage ! Paris s'est toujours défendu vaillamment ! tonnait-elle.

Le 4 septembre, L'empereur fut destitué et la république proclamée. L'annonce remua Paris, même si tous s'y attendaient. Les républicains n'auraient pu rêver d'occasion plus belle pour ramener la république.

- La France sera à jamais une royauté ! Ces idiots ne comprennent donc pas que quoi qu'ils fassent, nous reviendrons toujours aux Rois ? La France ne peut être que Royale ! clama Victorine.

Son chauvinisme agaça ses compagnons qui ne désiraient rien d'autre que de s'écarter de Paris. Exaspérée, elle laissa partir la plupart de ses domestiques. Elle garda madame Grange, sa gouvernante de Paris, deux soubrettes, son cuisinier et Gil, son palefrenier.

Elle était consternée de voir le peu d'attachement de son personnel ! Puis elle songea qu'en rentrant, elle en remercierait plus d'un. Les domestiques n'étaient pas ce qu'il y avait de plus rare.

Un matin ensoleillé, alors qu'il était encore tôt, madame Grange déboula dans la chambre de Victorine encore endormie.

- Madame ! Madame ! hurla-t-elle.

Victorine se redressa en sursaut dans son lit, les yeux écarquillés.

- Les Prussiens ! Les Prussiens, ils sont là !

Furieuse, Victorine la gifla pour la faire taire.

- Est-ce une raison pour me réveiller ? gronda-t-elle.

Martine Grange se tenait la joue avec effarement. Sa maîtresse avait-elle perdu la raison ?

- Retourne à tes devoirs et laisse-moi tranquille ! râla cette dernière.

Mais les Parisiens ne l'entendaient pas de cette oreille. Depuis plusieurs jours, depuis qu'on apercevait quelques fois des « Uhlans » autour de Paris, jusqu'à ce matin où ils l'encerclaient, on soupçonnait l'attaque. Ils étaient tout autour et leur invasion serait terrible. Paris se réveilla sous la terreur. Le silence était de mort. Tous se taisaient dans la capitale d'ordinaire si pétillante. Quelques chiens, sentant la tension, hurlaient.

- N'est-ce pas fini cette comédie ? On dirait que la mort va s'abattre sur nous ! Il ne faut pas exagérer tout de même ! s'impatienta la jeune fille.

Elle continuait à faire ses achats, se moquant éperdument de la surprise des Parisiens. Certainement que les diplomates étaient à négocier contre ces troupes ! On disait tant de louanges à leur égard : eh bien voilà qui devrait les ravir, de montrer leurs talents en temps d'oppression !

Elle apprit avec satisfaction que le général Trochu, ancien gouverneur militaire de Paris, prenait la tête du gouvernement provisoire et levait une garnison impressionnante. Voilà de quoi effrayer les envahisseurs !

Mais plus aucune communication ne leur arrivait. Les prussiens bloquaient tout. Victorine songeait au vin qu'elle avait commandé et qui ne viendrait pas. Avec humeur, elle pensa que le bon Bordeaux finirait dans le gosier de ces rustres !

Lorsque rien ne se produisit de ce que redoutaient tant les Parisiens, la tension diminua. Les Prussiens voulaient intimider pour obtenir la totale capitulation, et non détruire Paris la splendide !

Avec humour, elle apprit que Gambetta, alors chargé par le gouvernement de la Défense nationale, pour diriger la guerre franco prussienne en province, quitta élégamment Paris en ballon. Cette idée plut à Victorine.

Mais sa bonne humeur décrut à mesure que les mois s'écoulaient. Le froid de l'hiver s'installa rapidement. Dès mi-octobre, des mendiants frappaient chaque jour à sa porte pour quémander pain et chaleur.

Les réserves s'amenuisaient autant que le bois. Le vent glacial et la neige, d'une violence sans égale, faisaient de nombreux ravages dans les classes les plus pauvres de la ville. Martine Grange s'angoissait que quelque maladie terrible ne sorte de ces corps sans sépulture.

Les prussiens bloquaient tout approvisionnement de la ville. Victorine douta à cet instant qu'ils ne songent qu'à l'intimidation. Il y avait de terribles affrontements non loin de là et les prussiens étaient échauffés par les victoires de septembre. L'affrontement de Bourget raviva les angoisses des Parisiens et de Victorine. Le gouvernement, fautif ou non, était accusé d'avoir organisé la défaite face aux Prussiens, on comptait plus de mille morts ! Victorine resserra son châle autour d'elle. Le premier soulèvement eut lieu le 31, il dénotait une forte désorganisation dans le gouvernement et un mécontentement progressif. Martine Grange sentait les choses s'envenimer. Victorine n'osa dire qu'elle commençait à partager ses inquiétudes. L'hiver était rude. Le bois commençait à manquer dans les réserves et ils durent limiter au minimum les pièces occupées. La nourriture manquait à Paris. L'angoisse montait. Des raids, le soir, les faisaient frémir. On racontait qu'on tuait tout ce qui pouvait se manger. Victorine demanda à Gil de cacher les chevaux. Avait-elle à peine formulé sa demande qu'une troupe d'affamés fracassa ses écuries. Martine hurla d'horreur et se tint serrée contre ses deux soubrettes. Aidée de Gil et munie d'une carabine, Victorine repoussa l'attaque avec énergie. Ses chevaux, elle y tenait !

- Maintenant qu'ils savent qu'ils sont là, ils n'auront de cesse de nous attaquer, cachons les chevaux !

Cette attaque la laissa dans une angoisse sourde. La situation était sinistre. Dehors, la population devenait folle. Jamais elle n'avait ressenti pareille peur. Martine lui conseilla de porter des robes moins voyantes, afin de ne pas attirer des assaillants, et Victorine dut se résoudre à porter les mêmes robes que ses soubrettes. La pitance se fit de plus en plus rare. L'hiver était tout aussi rigoureux. On manquait de bois et de charbon. Victorine et ses compagnes se tenaient toutes dans le petit salon, couvertes de plusieurs édredons. La jeune femme se demanda maintes fois comment cette situation pourrait s'achever.

Un matin, le ventre vide, après une nuit agitée par des explosions et des cris, ses compagnes étaient à bout de nerfs. Martine craqua la première.

- C'est de votre faute, tout cela ! hurla-t-elle.

Surprise par tant de virulence, à laquelle elle n'était pas habituée, Victorine ouvrit grand ses yeux.

- Pardon ?

- Exactement ! Si vous aviez écouté monsieur Jaïrus lorsqu'il vous avertissait, nous ne serions pas dans cette horrible situation !

Pour la première fois de sa vie, l'orgueilleuse Victorine Devernet ne monta pas sur ses grands chevaux. Elle resta là, stupide, ne sachant plus qu'elle réaction avoir face à sa gouvernante rebelle.

- Sans votre maudit orgueil vous auriez vu que la situation n'était pas idéale. Mais non contente de vous fourrer dans les pires situations, vous nous entraînez avec vous ! Maintenant, monsieur Jaïrus n'est pas ici pour nous sauver !

C'est peut-être cette attaque pleine de hargne qui fit comprendre à Victorine ce qu'elle faisait endurer à ses employés. Elle serra les dents. Sa fierté n'était pas morte.

- Je ne vous retiens pas à mon service madame Grange, vous êtes libre de vous en aller, comme vous toutes d'ailleurs ! Je ne vous retiens pas ! lança-t-elle avec défi.

Martine fracassa ses précieuses figurines de porcelaine sur l'étagère, les seules qui restaient.

- Vous recommencez ! Sale petite peste ! Vous ne méritez qu'une bonne paire de gifles. Je ne comprends pas comment nous avons pu vous supporter toutes ces années. Mais ça, c'est l'œuvre de votre « protecteur » avec tous ses beaux discours sur la compassion. A la mort de



vos parents, votre tuteur Monsieur de Nogaret aurait mieux fait de vous enfermer dans un couvent, au lieu de vous laisser jouir de votre fortune sans aucun frein !

Victorine se redressa de son fauteuil et gifla Martine de toutes ses forces.

- Je ne vous permets pas de me parler ainsi ! grogna-t-elle.

Se tenant la joue, Martine la fusilla du regard.

- Vous avez de la chance que monsieur Jairus ait eu de la compassion pour vous et qu'il vous ait protégée sans que vous le sachiez, mais maintenant c'est fini. Moi, je vais tacher de sortir de cette galère et je me fiche de connaître votre sort. Au fond, vous le méritez bien !

Martine tourna les talons. Victorine ne fit pas un geste pour la retenir. Les deux soubrettes se tenaient l'une contre l'autre en pleurant.

Martine claqua la porte d'entrée. Victorine, les dents serrées, se rassit sur son fauteuil. Mais à peine s'était-elle installée en ruminant cette scène que des coups de feu et des cris retentirent. Une foule venait droit sur la maison et maltraitait la pauvre Martine. Victorine eut juste le temps d'attraper le bras de ses soubrettes et de sortir par derrière, que les pillards envahissaient la maison pour la saccager. Une heure plus tard, tout avait été fracassé, vandalisé, déchiré et détruit. Les chevaux furent trouvés et emmenés. Victorine n'avait aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver Gil, son palefrenier, ni son cuisinier. Les trois femmes parcouraient, tels des rats en fuite, les ruines de la capitale.

Elles se terraient entre des planches pourries, transies de froid, quêtant la moindre pitance pour survivre. Miss Devernet était renversée, Miss Caprice tombait à terre.

Dans ces heures sombres, Victorine regretta amèrement toute sa conduite. Martine était vraisemblablement morte à cette heure, et cela valait mieux pour elle. Mais par sa faute, la brave femme avait connu une fin abominable. Victorine ne songeait même pas à ce qu'ils lui avaient fait subir ! Et Gil ? Où le vaillant palefrenier était-il passé ? Vivait-il toujours ? Comme elle regrettait à cet instant les yeux furieux de Jairus, elle regrettait ses sermons qu'elle n'acceptait qu'à demi-mot ! A cet instant, elle aurait donné n'importe quoi pour l'entendre la disputer comme un enfant ! Elle aurait donné n'importe quoi pour qu'il soit à ses côtés. Lui, jamais il ne s'était retrouvé dans une situation malheureuse sans avoir des idées incroyables pour en sortir. Dans toutes les erreurs qu'elle avait commises, il avait toujours trouvé un moyen de l'arranger. Elles durent rester ainsi de longs, très longs jours, aux cours desquels l'une des soubrettes mourut de pneumonie et l'autre vit sa santé décliner rapidement. Victorine demandait asile auprès de populations qui vivaient dans une situation repoussante. Mais dans sa situation, elle se devait s'assister sa compagne brûlante de fièvre.

Ils mangeaient des aliments à l'aspect inquiétant. Mais Victorine avalait sans réfléchir.

Elle qui mangeait autrefois des mets les plus savoureux, dans les salons les plus beaux, en compagnie des plus grands noms de France, mangeait à présent des aliments avariés, en compagnie de miséreux dans des taudis moisis. Elle veillait constamment sa compagne, qui se nommait Azalée, une fille de la campagne, l'aînée de onze enfants, promise à un solide charpentier l'été prochain. Azalée faisait des efforts pour lui raconter sa vie, une vie de campagnarde, rude, mais dont les joies authentiques restaient à jamais gravées dans sa mémoire. Victorine se rendit compte que jamais elle n'avait eu ce genre de joie, ces joies qui accompagnaient chaque instant douloureux.

Un matin glacial, morbide, Victorine sortit pour chercher leur pitance. Les êtres erraient comme des spectres dans les rues en deuil. Azalée s'accrochait à la vie et Victorine faisait son possible pour la soutenir. Ce matin là, emmitouflée dans des haillons, glacée jusqu'aux os, elle courait les tas de déchets.

C'est alors que l'horreur du siège prit un nouvel aspect, plus infernal encore. Les premiers obus s'écrasèrent sur la Capitale. Là, tout près de ce tas de guenilles dans lequel elle fouillait. La déflagration la projeta à plusieurs mètres, la laissant sonnée et sourde. Elle voyait autour d'elle la fuite des gens qui hurlaient, mais elle n'entendait rien. Des secousses lui rappelaient

que les explosions continuaient autour d'elle. Quelque chose de chaud coulait sur elle, glissait sur ses yeux et s'écrasait à terre. Réunissant toutes ses forces, elle se releva en tremblant, le monde vacillait autour d'elle. Mais elle était incapable d'aller plus loin. Elle tomba à genoux, et pour la première fois de sa vie, pria.

Elle se sentit emportée par un violent souffle d'air dans un monde où il n'y avait plus de son. Un monde certes violent, agité, mais silencieux.

Mais les sons étaient bien là, des déflagrations se mêlaient aux hurlements des gens et aux ordres des soldats. Un homme avait attrapé Victorine et courait avec elle pour la mettre à l'abri. Il courut longtemps pour échapper à la pluie meurtrière, suivi par ses compagnons qui ne pouvaient combattre contre un tel fléau. Ils se réfugièrent dans des baraquements sales. Là, Victorine récupéra lentement ses facultés auditives. Un silence planait sur la troupe. L'homme se pencha sur elle pour nettoyer le sang qui lui coulait sur le visage.

- Je peux vous dire que cette fois-ci, ce sera difficile de vous sortir de cette galère, madame ! dit-il avec un surprenant humour.

- Jäirus ? murmura-t-elle stupéfaite.

Les hommes rirent doucement.

- Je crois en Dieu ! dit-elle.

- Et moi je crois qu'on va avoir du mal à s'en sortir, mais on peut y arriver ! Nicolas ! appela-t-il.

Il s'entretint un instant avec un de ses compagnons. Victorine, éblouie par sa présence incroyable, ne cessait de le regarder. C'était vraiment un ange tombé du ciel. Un bel ange. Elle fronça les sourcils. C'était la première fois qu'elle le voyait vraiment. Maintenant elle comprenait pourquoi toutes ses soubrettes se pâmaient devant lui. Jäirus était de manière indiscutable bel homme, sous la suie qui le maculait. Elle ne sut vraiment ce qu'ils se disaient, elle s'en fichait. Il était là, et elles seraient sauvées, c'était indéniable. Elle s'aperçut soudain que jamais elle n'avait douté de lui. Jäirus avait toujours tout réussi. Il revint vers elle.

- Pouvez-vous vous mettre sur vos jambes ?

- Je serais capable de tout si vous me le demandiez !

Il fronça les sourcils mais ne dit rien. Avec son aide, elle se redressa, chancelante, mais debout.

- Azalée n'est pas loin d'ici, elle est très malade, je ne peux partir sans elle !

- Voilà qui ne vous ressemble pas, mais je ne vais pas m'en plaindre ! Nicolas, tu me suis ?

Plus rapidement qu'elle ne l'aurait cru, ils trouvèrent Azalée que le dénommé Nicolas emmitoufla soigneusement dans une couverture. Ils partirent en direction du centre historique de Paris, évitant les nombreux guets-apens, les obus, les pillards. Mais jamais Victorine ne se sentit aussi bien. Par moments, ils devaient rester cachés quelques heures afin d'éviter quelques problèmes. Ces moments-là, elle les passait à le regarder. Il s'entretenait avec son ami pour savoir quel était le meilleur chemin. Lorsqu'il revint vers elle pour reprendre leur course, elle l'arrêta.

- Avant de repartir, il y a quelque chose que je voudrais savoir... on ne vous appelle que par votre nom de famille, mais quel est votre prénom ?

- Pourquoi maintenant est-ce si important pour vous ? Vous me connaissez depuis votre naissance, et jamais vous n'avez su ! dit-il sur la défensive.

Elle se mordit les lèvres.

- Je n'ai pas su grand-chose jusqu'ici et je le regrette amèrement.

Il la fit lever et ils se mirent en route. Elle comprenait sa retenue, elle en était la principale coupable. Mais elle se promit du fond du cœur que si elle sortait vivante de ce cauchemar, elle se rachèterait. Sur le champ de Mars dévasté, des militaires attendaient. Victorine reconnut, stupéfaite, le général Ducrot en personne. Il serra la main à Jäirus.

- Je vois que vous avez trouvé ce que vous cherchiez, je n'en ai jamais douté. Vous êtes le digne fils de votre père. Moi aussi j'ai tenu parole ! dit-il.

- Nicolas a tous les renseignements dont vous avez besoin Général, ce fut un honneur de vous servir ! répondit Jaïrus.

- Non, l'honneur est pour moi capitaine... amusez-vous bien ! dit-il avec un demi-sourire.

Jaïrus installa Victorine dans une nacelle préparée pour eux et il fit monter Azalée et deux autres hommes avec eux. Ducrot le salua et la nacelle s'envola. Victorine était trop stupéfaite par la tournure des événements pour dire un seul mot. Jaïrus darda sur elle un regard moqueur.

- Ce n'est pas à cause de moi, n'est-ce pas ? s'étrangla t-elle.

- Vous croyez que c'est parce que j'avais des achats à faire à Paris que je suis venu ?

Elle ouvrit tout grands les yeux.

- Vous êtes fou !

- Je le crains !

En venant braver cet enfer, il avait imaginé toutes les réactions qu'elle pourrait avoir : crier, s'évanouir, le renvoyer, le décorer des honneurs de l'armée, mais il ne s'attendait certainement pas à ce que, venant près de lui, le regardant avec toute la douceur du monde, elle finisse par l'embrasser !

Leurs compagnons tournèrent le dos, pudiques.

- Pourquoi faut-il toujours que rien ne se déroule comme prévu avec vous ? murmura-t-il ébloui.

- J'ai bien réfléchi et j'ai décidé de ne plus rien faire comme avant. On va soigner Azalée et je vais reprendre une vie tranquille, savoir les noms de tous mes employés et tout savoir sur vous !

- Et pourquoi moi en particulier ?

Elle respira profondément.

- Vous avez toujours été là pour moi, constamment, et vous m'avez toujours protégée, et vous m'avez toujours sauvée et aujourd'hui, vous bravez un siège, des armées, des obus et la mort pour moi. Et bien que je l'aie nié, j'ai toujours eu confiance en vous, vous ne m'avez jamais déçue. Parce qu'aujourd'hui je vous vois d'une nouvelle manière et parce que j'ai envie de vous voir autrement qu'en simple intendant. Et puis... j'apprécie de vous voir aussi près de moi ! dit-elle dans un sourire.

- Eh bien ! Si je m'attendais à ça ! Il va falloir s'y habituer je crois ! dit-il amusé.

Ils passèrent au-dessus des lignes prussiennes et virent s'étendre sous leurs pieds toute la beauté de la vie calme et sereine.

- Pardon de ne pas vous avoir écouté ! murmura Victorine blottie contre lui.

- On fait tous des erreurs...

Victorine redécouvrit la douce sensation de la chaleur du soleil d'hiver, de l'odeur de la végétation endormie, du silence bienfaisant de la campagne.

Ils passèrent quelques semaines dans une auberge chaleureuse, à soigner Azalée.

Là, Jaïrus lui révéla ses secrets. Un matin, alors qu'elle savourait encore et encore le soleil, il se glissa derrière elle et murmura.

- Benjamin !

- Ainsi vous vous décidez à avouer la vérité ! Benjamin... on dirait le nom d'un petit garçon.

- Je l'ai été ! Un petit garçon bien turbulent...

- Vous avez fait tellement de cachotteries ! Allez-vous un jour les dévoiler ?

- Quelles cachotteries ?

- Ducrot...

Il sourit.

- C'est mon parrain !

- Quoi ?

- Ducrot est mon parrain. Mon père était un de ses compagnons d'armes dans leur jeunesse, un brillant soldat qui se fit quelques rivaux. A la suite d'une mauvaise blessure, mon père dut se retirer de l'armée et loin de ses adversaires qui en voulaient à son grade. Voulant passer inaperçu, il est entré au service de votre père en tant qu'intendant. Il y est resté jusqu'à sa mort...

- Quand ?

Jairus s'assombrit.

- Il était avec vos parents le jour de l'accident...

Sous le choc, elle ne put dire un mot. Elle lui serra le bras. Pendant quelques instants, ils demeurèrent silencieux.

- Je vais faire tout mon possible pour vous faire oublier ces histoires ! promit-elle sincère.

- C'est amusant, je me suis dit la même chose pour vous.

- Moi je ne méritais... pourquoi avez-vous fait ça ?

Il sourit et caressa sa joue.

- Il y a bien longtemps, alors que j'étais un petit garçon, j'ai rencontré une petite fille, la plus belle des petites filles, seule, à jouer avec ses poupées sans que personne ne se rende compte de son existence. Une magnifique petite fille aux yeux verts, si tristes ! Vous m'avez fasciné dès la première fois, je n'ai jamais pu l'oublier. Et cette petite fille est devenue une femme, avec ses défauts, certes, mais qui cachaient de grandes souffrances. C'est cette pensée qui m'empêchait de vous tordre le cou parfois ! Et elle me fascine toujours autant.

Elle le regarda droit dans les yeux.

- Rentrons à la maison...

Victorine redécouvrit sa maison, son entourage, sa vie. Elle dut faire beaucoup d'efforts pour parvenir à se racheter et faire amende honorable. Mais elle se rappelait, les jours où elle baissait les bras, qu'elle était vivante et ainsi, rien n'était impossible. Jairus l'aidait et la soutenait durant toute cette période et, constatant les efforts qu'elle déployait, ses employés firent des concessions de leur côté. Ils assistèrent au mariage d'Azalée avec son solide charpentier l'été suivant. Victorine dédommagea du mieux qu'elle put la famille de Martine Grange, elle accueillit même ses enfants dans le manoir pour qu'ils puissent apprendre à lire et à écrire. Gil le palefrenier revint quelques temps plus tard. Il avait réussi à survivre en usant de stratégie et Victorine l'accueillit avec joie.

Enfin, elle épousa Jairus dans une petite chapelle discrète, au bord d'un ruisseau, au temps où les pommiers, en fleurs, donnaient à la cérémonie toute la féerie que la jeune mariée avait souhaitée. Elle venait d'avoir vingt ans.

« Elle était comme un saphir magnifique qui se brise, révélant son cœur de diamant. Je la regardais avec tout l'amour que je ressentais. J'avais tout bravé pour elle, elle me donna bien plus que ce que j'aurais pu perdre. Quant la nuit ses yeux se fermaient, je la regardais dormir et me rendais compte à quel point elle me donnait cette force invincible qui me permit de tout défier. Enfin elle vivait. »